

### *Actualité de Camus*

Comme bien des auteurs célèbres de leur vivant, Camus a connu, après sa mort, une période de désaffection, ou de désintérêt. Maintenant, et depuis quelques années, cette période semble terminée, et l'auteur retrouve une place de premier plan dans la littérature française et mondiale. A vrai dire, il est toujours resté en faveur auprès du grand public, et c'était surtout aux yeux d'une certaine intelligentsia qu'il avait perdu son crédit. Cette intelligentsia lui reprochait, dans les années 60 et 70, de s'être montré trop violemment antimarxiste et anticommuniste. Maintenant que le communisme réel a subi les mésaventures que l'on sait, l'anticommunisme n'a plus rien d'un crime, et Camus peut rentrer en grâce.

Mieux même. On le cite souvent comme celui qui a su voir clair avant tout le monde, ou du moins avant beaucoup d'autres. On le crédite d'avoir su dénoncer les dangers du totalitarisme et les perversions de la Révolution. Mais d'un autre côté, si on tend à lui donner aujourd'hui raison contre Sartre, du moins dans ce domaine précis, on tend aussi à ne plus voir dans ses œuvres d'essayiste, en tout cas dans la principale de celles-ci, *l'Homme révolté*, qu'une valeur historique. *L'homme révolté* débat longuement avec le marxisme et le communisme. Ce débat apparaît aujourd'hui dépassé. Dans ces conditions, faut-il lire encore cet ouvrage ?

Je crois que l'*Homme révolté* reste d'une grande actualité, parce que, loin de parler seulement des perversions de la Révolution, il parle de ce qui est ou doit être à l'origine de toute révolution, mais aussi de toute action humaine digne de ce nom, à savoir la *révolte*. Or le mot de révolte est un mot qui, en Europe du moins, menace de n'être plus à l'ordre du jour. Les temps sont à la résignation, à la certitude désabusée que, puisque la grande Révolution qui devait transformer le sort de l'humanité a échoué, il ne reste plus qu'à subir passivement le règne sans partage du libéralisme économique et des forces du marché. De manière générale, il semble qu'on se révolte de moins en moins contre sa condition individuelle ou sociale, et que l'on aille jusqu'à oublier la valeur de la révolte. L'immense mérite du livre de Camus, c'est de nous rappeler le sens et la nécessité de cette attitude humaine, en toutes circonstances. Aujourd'hui plus que jamais.

\*

En nous rappelant la valeur de la révolte, Camus, dans un même souffle, nous rappelle la valeur et la nécessité de la *littérature*. Je dis bien : dans un même souffle. L'un des chapitres de l'*Homme révolté* s'intitule « Roman et révolte ». Camus y fait un bref survol de l'histoire de la littérature, et constate que le roman, cette forme littéraire singulière, n'a guère existé dans les sociétés humaines tant que l'homme n'a pas songé à se révolter contre sa condition. Autrement dit, le roman est l'une des manifestations de la révolte, et la révolte est un des sens du roman.

Pourquoi ? Il faut se rappeler que la révolte, selon Camus, est une manière de dire à la fois oui et non au monde. La révolte, c'est le refus de la douleur, de l'oppression ou de l'absurde, mais c'est un refus qui est toujours proféré au nom d'une acceptation, au nom d'un oui à la vie et à l'humanité. C'est donc un désir violent et passionné

d'améliorer le monde, mais non pas de le nier ou de le quitter. Le révolté ne rejette pas la création, il voudrait la corriger. De même il ne veut pas détruire la société mais l'améliorer.

Or, dit Camus, le roman, à sa manière, ne fait pas autre chose. On n'écrit jamais en haine du monde. On écrit parce qu'on aime le monde et qu'on voudrait le mieux comprendre, afin, peut-être, de le changer. Tout à la fois, donc, le romancier célèbre le monde et lui oppose un monde plus parfait, plus achevé. Non pas plus rose : dans les romans dignes de ce nom, les personnages ont des destins souvent malheureux. Mais ce qui différencie la littérature de la vie, c'est que ces destins sont achevés, accomplis, surplombés. Le roman est une révolte contre l'inachèvement du monde, une révolte qui ne débouche pas dans l'action politique, mais dans la création poétique. Si vous préférez, le roman donne l'exemple à la vie réelle. Il change le monde métaphoriquement, nous donnant une image de ce que celui-ci pourrait être dans la réalité.

Tout cela nous conduit à penser que si l'homme, aujourd'hui, tend à oublier le sens de la *révolte*, il risque fort d'oublier aussi le sens de la littérature en général et du *roman* en particulier. Il n'y a pas de littérature romanesque, en effet, sans espoir de donner forme au destin humain, donc de renforcer la conscience que nous prenons de notre destin, donc d'inspirer, peut-être, notre désir de le changer. Le roman comme la révolte n'existent que dans les sociétés et les êtres en mouvement. Telle est une des leçons de Camus, reprise notamment par un Milan Kundera, et qui reste impérieusement valable aujourd'hui.

\*

Tout cela est bel et bon, dira-t-on. Mais que peut vraiment la création artistique ? Jusqu'à quel point est-elle agissante dans le monde réel ? Peut-elle vraiment changer le monde ?

A elle seule, elle ne peut pas changer le monde. Mais je l'ai déjà dit : elle peut nous donner, à l'instar de l'œuvre de Proust – que Camus invoque dans *L'homme révolté* comme exemple suprême – une manière d'achèvement, de complétude, donc de victoire sur la mort ; une victoire que la vie, telle quelle, et sans la création, ne peut pas nous apporter. Le romancier, et l'artiste en général, achève dans son œuvre ce que la vie n'achève jamais. Il nous donne donc, dans une certaine mesure, de réaliser nos aspirations les plus hautes, et de lutter, victorieusement en somme, contre la mort.

Mais Camus va plus loin, puisqu'il affirme que d'une certaine manière, l'attitude artistique est le *modèle* d'une attitude antitotalitaire, et qu'en ce sens l'art est véritablement un antidote au despotisme et à la violence politique.

C'est que l'œuvre d'art, donc la beauté, sont inséparables, pour Camus, de ce qu'il appelle la *mesure*, opposée à la démesure et à la violence totalitaires. Camus est profondément persuadé (et c'est tout le sens de son hymne à la Méditerranée, qu'il oppose à l'Europe du Nord, comme il oppose Platon à Hegel et à Marx) que la vraie beauté est à la mesure humaine, et donne une mesure à l'homme. Parce qu'elle est forme, la beauté est aussi limitée, tant il est vrai qu'il n'est pas de formes sans délimitation, et sans renonciation à l'expression totale de tout. La vraie beauté est choix, elle est donc ennemie de la totalité ou de l'absolu. Et de même que l'œuvre d'art ne peut jamais contenir la totalité du monde, mais opère toujours un choix dans l'infinie richesse et l'infini désordre du réel, l'action humaine ne saurait non plus, sans tomber dans la laideur et l'horreur, se prétendre illimitée, absolue ou totale. En ce sens, aimer l'art, c'est détester la violence et le meurtre.

La beauté est mesure, et s'oppose à la démesure du crime ou du despotisme. Mais il y a davantage encore : la Beauté a cet étrange caractère de ne pouvoir être arraisonnée, possédée et brandie comme une arme, alors que malheureusement le Bien et le Vrai peuvent l'être. Car au nom de quoi tue-t-on – je ne parle pas ici des criminels de droit commun, mais bien sûr du meurtre politique, du meurtre organisé – ? On tue invariablement au nom d'une Vérité que l'on donne pour absolue, et qu'on prétend détenir, seul, alors que les autres humains seraient dans l'erreur ou le mensonge. Bref, le *Vrai* est une valeur redoutable, dont les hommes s'emparent, et au nom de laquelle ils vont volontiers jusqu'à tuer. Le *Vrai* ou le *Bien*, que l'on prétend également posséder, et au nom duquel on peut tout aussi allègrement tuer.

Camus, qui hait le meurtre, se méfie par conséquent de ces valeurs à majuscules que sont le Vrai et le Bien. Et puisqu'on tombe dans le despotisme quand on prétend les détenir, il faut se battre, si j'ose dire, pour ne jamais les détenir. Le Vrai et le Bien sont des valeurs à chercher, non des valeurs à posséder. Or dans la trilogie platonicienne et grecque des valeurs, que Camus aimait tant, si les deux premières places sont occupées par le Vrai et le Bien, la troisième l'est par le Beau. Et voici l'étonnant : le Beau est la seule de ces trois valeurs qu'on ne puisse assurément jamais posséder ; la seule valeur, donc, au nom de laquelle on ne saurait contraindre personne ni asservir personne. Nul ne tue au nom du Beau. Ou si l'on préfère, le Beau ne peut jamais être détourné au profit d'un despotisme, quel qu'il soit.

En dernier ressort, si le Beau, donc l'œuvre d'art, est réellement et directement actif dans la lutte contre le despotisme, c'est parce que le Beau, décidément, est la seule valeur suprême au nom de laquelle on ne tue pas, la seule valeur qui puisse nous faire approcher de l'absolu sans faire de nous des criminels de l'absolu.

Je disais en commençant que l'œuvre de Camus essayiste pouvait paraître dépassée, parce que le communisme apparaît comme une forme de totalitarisme en voie de disparition. Mais cela n'empêche pas que des crimes continuent de se commettre au nom de l'absolu, au nom du Vrai et du Bien. Et la décision de Camus, de servir le Beau plutôt que ces valeurs trop aisément dévoyées, reste la décision que tout artiste peut et doit prendre aujourd'hui. Ainsi comprise, la cause de la beauté est la cause même de l'humanité. Telle est l'actualité de toute entreprise artistique, et singulièrement l'actualité d'Albert Camus.